



Guillaume Bollée

LA VILLE EFFACÉE

Roman

Flammarion >
Québec

COUVERTURE

Conception graphique : Ann-Sophie Caouette

Illustration : Antoine Fortin

INTÉRIEUR

Révision : Sylvain Trudel

Correction : Julie Robert

Mise en pages : Michel Fleury

Déclinaisons numériques : Karine Chevrier Graphiste

© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2026

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-361-1

ISBN (PDF) : 978-2-89811-362-8

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-363-5

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2026

Imprimé au Québec

flammarionquebec.com

CHAPITRE 1

Un jour, pendant mon enfance, j'ai accompagné mes parents dans un voyage aux États-Unis dont j'ai oublié l'objet exact. Alors que nous passions à proximité d'une petite ville du Tennessee appelée Erwin, mon père a arrêté la voiture au bord de la route. Il est descendu avec son chapeau en toile de coton sur la tête, a parcouru quelques mètres, et m'a fait signe de le rejoindre. Puis il a désigné un endroit du doigt et m'a raconté qu'un éléphant était enterré là. L'animal, une femelle appelée Mary, avait été condamné à mort au début du vingtième siècle, après qu'il eut tué un dresseur du cirque en l'écrasant sous l'une de ses énormes pattes. Une grue, habituellement employée pour décharger les trains de charbon, avait servi à exécuter la peine. On y avait attaché une longue chaîne pour la transformer en une gigantesque potence. Puis, devant une foule nombreuse, le pachyderme avait été pendu sans pitié. Comme un hors-la-loi dans un western. Il avait fallu s'y prendre à deux fois, car la chaîne avait d'abord rompu, et l'éléphant s'était cassé une hanche, non sans causer un grand émoi chez les spectateurs. À la satisfaction générale, la seconde pendaison s'était bien déroulée et avait fait succomber l'animal. Puis on avait enfoui l'énorme carcasse non loin de là, à côté de la voie ferrée.

Quand mon père eut terminé son récit, nous sommes remontés dans la voiture. Je suis resté silencieux sur la

banquette arrière durant de longues minutes. L'image irréaliste de l'éléphant en train d'agoniser au bout de la chaîne m'a hanté pendant des années. Je n'ai jamais véritablement su pourquoi mon père m'avait raconté cette histoire. Peut-être son intention était-elle de faire prendre conscience à son petit garçon que les hommes pouvaient agir d'une manière absurde et cruelle. À l'époque, c'est surtout le caractère invraisemblable de ces événements qui m'avait frappé. Je me souviens d'avoir scruté le sol avec incrédulité, tentant de deviner les défenses et les ossements blanchis de l'éléphant. Mais aucune trace visible de son existence ne subsistait, et, même avec un effort d'imagination, j'avais trouvé inconcevable que le squelette d'un tel animal soit enterré là. Voilà ce que j'ai gardé de cet épisode : l'image de mon père me racontant gravement cette histoire au bord d'une route déserte, son chapeau en coton sur la tête. Très tôt, j'avais remarqué que bien des récits, qu'ils soient inventés ou véridiques, n'étaient pas à prendre au pied de la lettre. La vérité avait l'air de s'y cacher sous une forme déguisée. Comme elle le faisait dans les rêves.

Avec mon père, j'avais été à bonne école. Il avait toujours un tas d'anecdotes farfelues à raconter, dans lesquelles démêler le réel de l'imaginaire se révélait complexe. Son existence même donnait l'impression de graviter entre les deux, sans jamais se décider pour l'un ou pour l'autre. Souvent, ses histoires personnelles étaient si bizarres que l'on pouvait en douter. Mais il n'était pas rare non plus que l'on s'aperçoive que l'un de ces récits improbables était véridique. Comme celui qui relatait le triste sort d'un pachyderme pendu à une grue dans une petite ville du Tennessee en 1916. La véracité de l'une donnait du poids aux autres, par

ricochet. Avec mon père, il y avait de quoi être sans cesse déconcerté.

L'enterrement touchait à sa fin. La colère que j'éprouvais depuis l'accident avait cédé la place à une lancinante nostalgie. Les souvenirs avaient défilé dans ma tête comme les wagons d'un long train. Et au milieu de cette procession, l'histoire de l'éléphant était sortie du rang d'un seul coup, sans prévenir. Ce souvenir en lui-même n'était pas spécialement joyeux ni mauvais, et ce n'était pas un événement auquel j'avais souvent repensé. Il avait décidé de resurgir à l'improviste le jour de l'enterrement, sans raison précise, après s'être caché dans un coin de ma mémoire durant près de trente ans. Les circonstances de la mort de mon père étaient tragiques, mais elles n'avaient par contre rien d'extraordinaire, sinon pour ses proches. Un accident tristement banal, comme on dit. Une inattention à une intersection où la visibilité est mauvaise, la route rendue glissante par une petite pluie, et un pick-up qui déboule pile au mauvais moment. Tout cela avait fait quelques lignes dans les journaux, que des gens avaient dû lire sans s'émouvoir, en buvant leur café, avant de passer à un autre sujet. Le conducteur du pick-up avait subi un choc, mais aucune blessure sérieuse. Mon père, par contre, avait été transféré dans un état grave aux soins intensifs, à Québec. J'avais eu du mal à le reconnaître en le découvrant dans sa chambre. Sa constitution robuste avait effroyablement fondu en quelques jours, pour ne laisser qu'un petit homme amaigri dont la vie s'échappait sans espoir. Sa bouche était ouverte sur un tuyau en plastique raccordé à une machine qui acheminait de l'oxygène jusqu'à ses poumons dans un bruit sinistre. La moitié de son visage n'était plus qu'une monstrueuse ecchymose zébrée de sutures. Éveillé par intermittence, il

ne pouvait pas dire un mot ni même produire le moindre son. Je n'étais pas parvenu à lire quoi que ce soit dans son regard. On aurait dit qu'il était déjà parti, que son esprit avait abandonné ce corps cassé en mille morceaux. Cette scène m'avait mis terriblement mal à l'aise. Ne sachant que faire, je m'étais maladroitement penché sur lui et l'avais embrassé. Puis j'avais balbutié quelques paroles vides, sans la moindre réaction de sa part. Le médecin, un petit homme sec affublé de lunettes enfantines, m'avait expliqué, dans un langage technique mais clair, que ses blessures n'auguraient rien de bon. Tout pouvait arriver, le pire était à craindre. Il avait raison : deux semaines plus tard, j'avais perdu mon père. Deux semaines durant lesquelles ma mère et moi nous étions relayés auprès de lui, rongés par l'espoir tenace et le désespoir grandissant.

Mon père avait toujours affirmé qu'il vivrait jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf ans. C'était, disait-il, la prophétie d'une gitane qu'il avait rencontrée dans une fête foraine, bien des années plus tôt. Il répétait cette anecdote avec son habituel talent de conteur, captant l'attention de son auditoire à la manière d'un prestidigitateur sur une scène de cabaret. Je ne me rappelais plus précisément à quel âge il me l'avait racontée pour la première fois. Je n'étais pas non plus très sûr de son contenu exact, peut-être ma mémoire l'avait-elle un peu déformée. Mais pour la centième fois au moins depuis mon enfance, je me suis promené avec mon père dans son récit. Je l'imaginais déambulant dans une fête foraine, un dimanche matin du début des années quatre-vingt. Une foule circulait sans se presser dans des allées de sable, entre les manèges et les stands de tir à la carabine. Des familles mangeaient de la barbe à papa. Une gigantesque culotte en dentelle était accrochée à la porte de la caravane où s'exhibait la

plus grosse femme du monde. Un petit homme en redingote rouge braillait pour attirer les visiteurs, et des haut-parleurs diffusaient une musique de fanfare. Mon père passait devant la roulotte de la voyante, fronçait les sourcils et, après une courte hésitation, se décidait à grimper les trois marches branlantes. Il ôtait son fidèle chapeau et pénétrait à l'intérieur, où une vieille gitane au visage ridé comme un pruneau l'attendait. Elle disait la bonne aventure en lisant les cartes, en échange de quelques sous. Mon père écoutait son destin sans broncher. Les lames du tarot étaient formelles : il était destiné à vivre quatre-vingt-dix-neuf années, ni une de plus ni une de moins. L'histoire était-elle véridique ? Comme toujours, difficile d'en être sûr. À vrai dire, je ne m'étais jamais vraiment posé la question. Et à présent, cela n'avait plus d'importance. Un pick-up lancé à vive allure avait réduit à néant la prophétie de la cartomancienne, c'était la seule chose certaine.

Je cessai de songer au passé et rouvris les yeux. L'enterrement était maintenant terminé, les gens n'allaient pas tarder à se disperser. Ils me semblaient flous et distants. J'avais l'impression égoïste qu'ils n'éprouvaient qu'une fraction du chagrin qui m'envahissait. Pour eux, il ne s'écoulerait pas longtemps avant que le souvenir de mon père vienne se ranger à côté d'autres, et qu'ils reprennent le cours de leur quotidien.

Je n'avais prêté qu'une oreille distraite à la cérémonie. Elle m'avait paru monocorde et banale. À un moment donné, le prêtre avait souligné combien mon père nous manquait à tous. Des propos qui contrastaient cruellement avec la taille réduite de l'assemblée réunie autour du défunt. Cela m'avait agacé, et j'avais presque eu envie de lui demander si cela ne le gênait

pas de débiter des paroles aussi creuses. Mon père aurait mérité des obsèques moins ternes, peut-être émaillées de quelques incidents susceptibles de constituer des anecdotes mémorables, mais cet enterrement avait été un vrai modèle d'ennui. À la réflexion, sa disparition avait un côté tristement incongru. À côté des histoires colorées et fantaisistes auxquelles mon père nous avait habitués, sa fin semblait dépareillée. On aurait cru que c'était celle d'un autre, une mort qu'on lui aurait attribuée sans se soucier de coller au personnage.

Un rideau de nuages gris était tiré sur le ciel. En passant la main sur mon visage, je sentis le sel que mes larmes avaient laissé en séchant. Tout mon corps était engourdi. Je n'avais rien ingurgité la veille, et le croissant que j'avais tenté d'avalier le matin même s'était transformé dans ma bouche en un morceau de carton. Je n'avais qu'une seule envie, celle d'aller m'allonger dans un coin et de ne plus bouger, jusqu'à ce que cette douleur sourde finisse par s'apaiser. Des gens venaient me saluer et me dire un mot gentil, l'air triste ou embêté. La plupart, je les connaissais à peine ou n'en avais qu'un lointain souvenir. C'était étrange de les revoir maintenant. Beaucoup avaient cruellement vieilli depuis mon enfance. Je recevais les mains qui se tendaient vers moi, les condoléances, les accolades. Je remerciais ces personnes d'un sourire, nous échangeions quelques paroles banales et réconfortantes. En vérité, j'aurais simplement voulu qu'elles disparaissent.

Mon attention se fixa sur l'adolescente à l'air morose qui se tenait à une quinzaine de mètres de moi. Seize ans, maigrichonne, la peau pâle et même presque translucide, de longs cheveux roux et des yeux verts comme une forêt enchantée. C'était ma fille, Camille. Un grain de beauté

sur sa joue droite évoquait une coccinelle. Un événement tel qu'un enterrement, dont le but est au fond de rencontrer d'autres êtres humains et de partager des émotions, parfois dans une relative impudeur, était assez représentatif de tout ce qu'elle détestait le plus. Camille était en pleine discussion avec une jeune fille que je n'avais jamais vue. De grande taille, l'allure frêle, elle avait des cheveux noirs comme les plumes d'un corbeau. Une de ses amies, pensai-je. Au moment où je fis mine de les rejoindre, Camille s'éloigna en me faisant signe qu'elle rentrait à la maison. Je n'étais guère surpris qu'elle s'esquive dès la fin de la cérémonie. Au moins, je l'avais vue embrasser ma mère avant de filer. J'agitai la main pour essayer de la retenir, mais elle me lança un regard maussade et partit pour de bon. Son visage affichait une moue qui devait constituer une forme de message dont le sens m'échappait. M'adressait-elle un quelconque reproche? Impossible d'en être certain. Depuis quelque temps, les signaux que nous échangeions semblaient avoir perdu toute clarté. Quoi qu'il en soit, cela me fendait le cœur de la voir toujours aussi triste. Je me sentis coupable de ne pas avoir mieux su la reconforter, et encore davantage de la voir se détourner de moi.

Camille et moi n'en étions pas à notre premier enterrement. Hélène, sa mère, était morte d'un cancer du sang quatre années plus tôt, et je conservais un souvenir précis de ses funérailles. Une grande photo d'Hélène avait été installée. Une foule considérable était rassemblée, de nombreux élèves de l'école où elle enseignait étaient venus avec des dessins. Des amis et des membres de la famille avaient dit des paroles poignantes. Des enfants avaient chanté une chanson qu'ils avaient composée pour l'occasion, accompagnés au piano par leur institutrice.

J'avais de mon côté prononcé un discours très simple, avant de fondre en larmes. Les gens avaient déposé des fleurs, formant un tapis pastel de la couleur des feuilles à l'automne.

Les obsèques de mon père faisaient bien pâle figure comparativement à celles d'Hélène. Camille avait dû se remémorer tout cela cet après-midi-là, je le savais. Aux obsèques de mon père, presque personne n'était là, tout était gris. Pendant la cérémonie, j'avais lu un court texte que j'avais écrit la veille. J'avais sorti de ma poche le bout de papier et récité ces mots d'une voix chevrotante. Mes propres paroles m'avaient paru terriblement impersonnelles et banales, au point que je m'étais senti honteux en m'entendant parler. Non pas que je n'avais rien à dire, en réalité c'était tout le contraire. Mais exprimer de telles pensées devant une assemblée m'avait semblé aussi difficile que si j'avais dû me déshabiller en public. Les choses auraient-elles été plus faciles si j'avais été seul face à mon père? Je n'en étais pas certain.

Sa mort m'avait conduit à un simple constat: nous ne partagions pas de véritable intimité, et je le regrettais amèrement. J'estimais avoir eu un bon père. Dans mon enfance, je m'étais senti aimé, et jamais je n'avais remis cela en question plus tard. Il s'était toujours montré soucieux de mon éducation et de mon bien-être, et lorsque j'étais devenu adulte, nous étions demeurés en bons termes, sans la moindre friction. Depuis que j'étais revenu à Baie-Comeau, nous nous voyions plusieurs fois par semaine et passions d'agréables moments ensemble. Simplement, j'avais l'impression d'ignorer ce qu'il pouvait penser, les choses qui lui tenaient à cœur. Mon père paraissait garder une certaine réserve, et au fond, je me comportais de la même manière avec lui.

Pourtant, il m'avait beaucoup soutenu lorsque j'en avais eu le plus besoin. À sa manière, c'est-à-dire sans grande effusion, mais nous n'avons jamais été aussi proches que durant les mois qui avaient suivi la mort d'Hélène. Cela avait été une période trouble, où j'avais cessé de travailler. Je passais mes journées enfermé, sans rien faire ni parler à personne. Mon alimentation était déplorable, je buvais de la bière en quantité excessive, et le téléphone sonnait dans le vide. Je me sentais totalement incapable de prendre part à un quelconque avenir sans la femme que j'aimais. Alors, mon père s'était mis à venir me voir chaque matin. Toujours à la même heure, il frappait à la porte, entrait sans attendre de réponse, accrochait son vieux chapeau, ouvrait les rideaux pour éclairer la pièce, préparait une cafetière, tout ça sans dire un mot. Puis nous buvions une tasse de café avant d'aller marcher dehors pendant une demi-heure. Qu'il pleuve ou qu'il vente, jour après jour, mon père veillait au déroulement de cet immuable rituel. Il avait été ma bouée de sauvetage, et je ne sais pas ce que je serais devenu sans sa présence à ce moment de ma vie.

J'ouvrais mon cœur à ma mère assez naturellement, et elle ne manquait pas elle-même de me faire part de ce qu'elle ressentait. De tels échanges, par contre, n'avaient jamais eu cours entre mon père et moi. Depuis que j'avais quitté le nid familial pour mener mon existence d'adulte, nous continuions de nous voir à intervalles réguliers, allions une ou deux fois par année à la pêche, nous téléphonions presque chaque semaine. Les nouvelles de nos proches, l'évolution de ma situation professionnelle, le sport, l'actualité, les vacances, les projets divers, tout et rien, voilà de quoi nous avions l'habitude de discuter. Il était notable que les sujets que nous abordions étaient

invariablement extérieurs à nous-mêmes. Et, bien souvent, il me laissait parler plus qu'il ne parlait lui-même ; il préférait m'écouter en hochant la tête. La période difficile qui avait suivi le décès d'Hélène avait constitué un tournant dans notre relation. Je lui avais avoué sans retenue l'injustice que je ressentais, ma tristesse, mes regrets, la terreur que j'avais à l'idée de ne pas être un père à la hauteur. Si ma mère avait joué indiscutablement un rôle crucial à ce moment-là, c'était surtout auprès de Camille qu'elle s'était investie. Si incertain soit-il, le souvenir que j'ai conservé de ma convalescence est plutôt celui de la présence de mon père et de la manière dont il m'avait ramené à la vie. Puis le temps avait vite passé, et notre relation était revenue à son état antérieur. Bonne et un peu distante à la fois. Curieusement, cette période où il avait veillé sur moi n'avait rien changé, comme si elle n'avait tout simplement jamais existé. Pourquoi les choses fonctionnaient-elles de cette façon entre nous ? J'en ignorais la raison, peut-être n'y en avait-il aucune en particulier. Jusqu'au jour où j'ai enterré mon père, j'avais considéré que cela ne relevait que de nos tempéraments, que notre situation était satisfaisante ainsi, que des discussions plus intimes auraient lieu un jour où nous serions plus vieux. Mais, maintenant qu'il était mort, il était trop tard pour de tels échanges. À quoi aurait pu ressembler notre relation sans cette distance qui avait persisté entre nous ? Je n'avais pas de réponse précise à cette question, et j'en éprouvais un sentiment d'amertume et de culpabilité. La lecture de mon texte au cours de la cérémonie avait constitué ma dernière chance de dire quelque chose de significatif à mon père, mais mon discours était à ranger au rayon des occasions perdues.

Je secouai la tête pour chasser ces pensées qui me tourmentaient comme des mouches. Ma mère venait de saluer un couple de vieux amis aux yeux rougis, en les étreignant chaleureusement.

— Comment te sens-tu, Maman ? lui demandai-je.

Pour quelqu'un qui faisait face au brusque décès de son mari, ma mère ne se portait pas trop mal, en tout cas en apparence. Je l'avais vue se rendre d'une personne à l'autre, recevant les condoléances des proches en même temps qu'elle les réconfortait. Un peu de maquillage avait coulé sur ses joues, mais un sourire volontaire s'efforçait d'occulter les traces de larmes. En un sens, je m'y attendais, car elle avait toujours été une femme à aller de l'avant. Elle n'était pas du genre à s'apitoyer sur son sort, c'était un roc. Son tempérament solide et positif prenait une nouvelle fois le dessus sur la dureté des événements.

— Que veux-tu... Il y aura des jours plus faciles que celui-là, mais je survis, soupira-t-elle.

Elle posa une main sur ma joue et sonda mon visage du regard, en détaillant chaque partie, comme si elle jougeait pièce après pièce l'état d'une maison sinistrée. Une grimace effleura sa bouche.

— Tu n'as pas bonne mine, Martin, dit-elle. Camille non plus, d'ailleurs. Elle est venue me dire qu'elle partait. Tu dois prendre soin d'elle et de toi aussi.

Pour toute réponse, je me contentai de baisser les yeux. Elle secoua le menton avec fatalité.

— Quelle épreuve ! Dans la vie, il y a des moments auxquels on ne peut pas se préparer. Chaque jour qui passe, j'essaie de me dire que le plus dur est derrière nous, et cela va peut-être finir par devenir vrai. J'appréhende quand même de me retrouver toute seule dans la

maison, maintenant. Mais que veux-tu, mettons un pied devant l'autre et avançons. Le reste suivra.

Encore une fois, je reconnaissais bien ma mère. Depuis l'accident de mon père, elle avait prononcé ce genre de phrase un nombre incalculable de fois.

— Qu'est-ce que tu as pensé de la cérémonie? me demanda-t-elle.

— Je ne sais pas trop, répondis-je avec un haussement d'épaules. Pour tout t'avouer, je réfléchissais à un tas de choses tout le long. Des souvenirs avec Papa qui me revenaient.

— J'ai bien vu que tu étais ailleurs. Tu es bien comme lui, au moins, toujours dans ta tête.

Je trouvais difficile de déterminer si cette remarque se voulait positive ou si elle contenait un reproche, ou encore si c'était un constat neutre. En revanche, son affirmation était plutôt juste et n'avait rien de nouveau. Depuis mon enfance, elle me répétait que j'étais dans la lune, tout comme l'était souvent mon père.

À l'inverse, ma mère était surtout intéressée par les choses concrètes et n'était pas du genre à rêvasser. C'était une femme extraordinairement active et organisée, qui planifiait tout. Elle était à la retraite depuis quelques années, après avoir enseigné le français dans un collège. Alors que mon père aimait se mettre à l'écart pour écouter de la musique et lire des romans de science-fiction, ma mère préférait jardiner, jouer au tennis et passer du temps avec ses amies. Les contacts humains avaient une place centrale dans l'existence de ma mère, tandis que mon père était plutôt un solitaire.

À la réflexion, mes parents n'avaient jamais fait beaucoup d'activités ensemble. Ça ne les empêchait pas de former un couple assez heureux, telle était du moins

l'impression qu'ils m'avaient toujours donnée. Tout se passait comme s'ils évoluaient sur des planètes distinctes, éloignées de quelques mètres seulement, mais qui n'abritaient pas tout à fait les mêmes formes de vie. La planète de ma mère, c'était le rez-de-chaussée de la maison, qui comportait le salon, la véranda et la cuisine. Et aussi le jardin avec ses fleurs, ses arbustes et les cris des enfants qui jouaient dans le square voisin. Sur la planète de mon père, la vie s'était développée dans l'exiguïté d'un bureau souterrain. Cette pièce était également le centre névralgique de la modeste entreprise de transport qu'il dirigeait. L'entassement des papiers, des livres et des disques autour de l'ordinateur croissait comme une végétation luxuriante. La porte était juste à côté de la chaudière et d'une impressionnante tuyauterie qui évoquait les films futuristes des années soixante. Rares étaient ceux qui pénétraient dans l'atmosphère de cette planète pour rendre visite à son unique habitant. L'étage de la maison, où se trouvait leur chambre, constituait une forme de zone neutre où chacun laissait de côté ses centres d'intérêt usuels, dans une sorte de trêve tacite. Ainsi fonctionnait ma famille. Il était difficile d'imaginer comment pouvaient s'entendre deux individus si différents, et j'avais dû attendre la mort de mon père pour vraiment comprendre que je n'en savais rien.

— Alors, tu repars ce soir ? demandai-je à ma mère.

Elle avait décidé de quitter Baie-Comeau aussitôt après l'enterrement, pour aller passer quelques jours chez sa sœur, à Baie-Saint-Paul. Sa valise était déjà dans le coffre de la voiture de ma tante. Ma mère exprimait de plus en plus clairement le désir de ne pas rester seule dans la maison.

— Oui, je préfère. Et toi, tu es sûr que ça va aller ? Camille n'a pas l'air bien, je trouve. Je m'en veux de

vous laisser. Maintenant, qu'allez-vous faire ici, tous les deux ?

— Ne t'en fais pas pour nous, fis-je avec désinvolture. On est bien ici pour le moment. Et toi, tu n'as besoin de rien ?

Ma mère soupira.

— Je sais ce que tu ressens, affirma-t-elle. Mais tu dois avancer, Martin. Nous devons tous avancer. Cette ville n'est pas un endroit propice, tu comprends ? Tu as besoin de rencontrer du monde, de te changer les idées. Pour Camille, c'est pareil. Est-ce que vous ne seriez pas mieux à Montréal ? Votre vie est là-bas.

— Peut-être, on verra. Je peux facilement travailler ici, c'est calme et reposant. Et puis on sera plus près de toi. Tu devrais aussi être contente que je sois là pour continuer à mettre de l'ordre dans la maison, plaisantai-je.

— Comme tu veux, concéda-t-elle. En ce qui concerne le rangement, ne te sens pas obligé. Cela dit, si tu pouvais t'occuper de faire le tri dans le bureau de ton père, c'est sûr que ce serait bien. Ce n'est rien d'urgent, mais je n'ai pas le courage de m'attaquer à ça. Toutes ces vieilleries et cette paperasse... Je ne sais pas quoi garder. Il y a beaucoup de choses à jeter, si tu veux mon avis.

— Bien sûr. Tu n'as pas à t'en faire, je m'en chargerai. Tu as raison, on ne conservera pas tout. Je passerai une fin de semaine pour regarder ça, ne t'inquiète pas.

J'embrassai ma mère, et elle me serra très fort contre elle, comme du temps où j'étais un petit enfant. Dans le creux de son cou, je reconnus l'odeur familière de son parfum. Un mélange de vanille, de cèdre et de quelque chose qui me faisait penser aux brindilles d'un nid. Nous restâmes ainsi un moment, puis je finis par me sentir mal à l'aise. Alors, nous nous séparâmes, et je rentrai seul chez moi.

CHAPITRE 2

En sortant du cimetière, je m'arrêtai pour contempler un énorme trou qui s'enfonçait vers les profondeurs terrestres. On n'en distinguait pas le fond, de là où je me trouvais. Une impressionnante pelleteuse était à l'œuvre, autour de laquelle s'affairaient des ouvriers vêtus de combinaisons orange et de casques en plastique jaunes. Un homme à la mine taciturne coordonnait les opérations, qui se déroulaient à un rythme lent et répétitif. Les mouvements de chacun donnaient l'illusion d'une minutieuse synchronisation, comme dans un opéra-ballet. Ce spectacle se déroulait dans l'indifférence générale, les passants circulaient sans lever la tête.

Mais moi, allez savoir pourquoi, la vue de ce trou m'interpella. J'éprouvais le besoin de décompresser, et je pris un moment pour observer les travaux, les coudes posés sur la barrière en métal. Le bras mécanique de la pelleteuse remuait sans relâche. J'essayais d'imaginer ce que l'on pourrait découvrir si l'on creusait et creusait encore, lorsque quelqu'un coupa le fil de mes pensées.

— Monsieur Dubois ! lança une voix dans mon dos.

En me retournant, je tombai sur un homme particulièrement insolite. Il n'était pas là une seconde plus tôt, et voilà qu'il se trouvait subitement devant moi. On aurait pu croire qu'il avait surgi du trou. Mais à bien y penser, il me semblait l'avoir aperçu au cimetière. Son étrangeté m'aurait peut-être échappé de loin, mais à cette distance,

elle sautait aux yeux. Environ six pieds et trois pouces, des épaules larges, une tête volumineuse et biscornue, tel était le portrait sommaire qu'on pouvait dresser de cet individu. Le relief de ses pommettes, de son menton et de son nez était nettement exagéré, de telle sorte qu'il ressemblait à un masque d'art primitif. Son teint hâlé, presque couleur carotte, lui donnait bonne mine, et ses cheveux grisonnants ondulaient comme s'il sortait de chez le coiffeur. S'ajoutait à cela une tenue chic et élégante, même si sa veste bleu clair et son pantalon en lin beige n'étaient pas tout à fait en phase avec l'ambiance d'un cimetière, à supposer que c'était bien de là qu'il venait. Je me demandai si cet individu était une connaissance de mon père. Ses yeux verts me fixaient intensément, et je me sentis comme une petite souris en face d'un gros chat.

— Bonjour, vous êtes Martin Dubois, n'est-ce pas ? s'enquit-il en me tendant la main.

— Oui, c'est bien moi, répondis-je avec surprise.

— Toutes mes condoléances, monsieur Dubois. Je me présente, Sven Zaborski, déclara-t-il en découvrant une denture d'un blanc éclatant.

— Enchanté, monsieur Zaborski.

— J'ai eu la chance d'échanger avec votre père à quelques reprises. Encore une fois, toutes mes condoléances. J'ai suivi l'enterrement de loin, je ne voulais pas vous déranger, vous et votre famille. Sincèrement désolé de ce qui est arrivé. Votre père était un homme très agréable, un vrai gentleman. Je suis heureux de faire votre connaissance, malgré ces circonstances.

Il s'exprimait d'une voix grave et musicale qui évoquait un gros instrument à vent. Il se tut et parut attendre que je parle. Son visage avait quelque chose de perturbant. En le regardant, je ne savais pas vraiment où

poser les yeux, comme cela m'arrivait lorsque je parlais à l'un des cousins de ma mère, qui était affecté d'un fort strabisme. Je m'obligeai à fixer les pupilles de mon interlocuteur.

— C'est gentil, je vous remercie. Aviez-vous rencontré mon père pour des raisons professionnelles? le questionnai-je en songeant qu'il était peut-être l'un de ses clients.

— Pas réellement, non, répondit Zaborski, l'air évasif.

Il me donnait l'impression d'hésiter à me demander quelque chose. Je l'encourageai à poursuivre d'un œil interrogatif.

— Écoutez, monsieur Dubois... Martin, n'est-ce pas? Permettez-moi de vous appeler par votre prénom. J'arrive comme ça, après l'enterrement de votre père... C'est maladroit de ma part et je vous prie de m'en excuser. D'autant plus que ma requête est un peu particulière... Rien de grave, ne vous inquiétez pas. Simple-ment, je ne savais pas comment entrer en contact avec vous autrement.

Ses lèvres se pincèrent, accentuant encore la bizarrerie de ses traits.

— Particulière? répétais-je en fronçant les sourcils.

— Oui, en effet, renchérit-il en reprenant de l'assurance. Il s'agit d'un film. Votre père était en possession d'un vieux film d'amateur en format Super 8... C'est un document qui a de l'intérêt pour moi.

Mon père avait bien eu une caméra Super 8 dans sa jeunesse, mais cela remontait à plusieurs décennies. Que je sache, le contenu de ses films était anecdotique et peu susceptible de concerner qui que ce soit en dehors du cercle familial. Je me demandai où ce Zaborski voulait en venir.

— Il faudrait que vous m'en disiez un peu plus parce que je ne vois pas du tout de quoi vous parlez. Mon père avait bien quelques vieilles pellicules, mais j'ignore ce qu'elles sont devenues. Dans le meilleur des cas, elles dorment dans un carton qui prend la poussière depuis au moins vingt ans... Je ne vois pas bien ce qui pourrait vous intéresser là-dedans, ce ne sont que des souvenirs de famille.

— Non, me coupa-t-il. C'est autre chose. Un film que quelqu'un lui avait donné. Ça n'a aucune valeur marchande, hein. Pour être très honnête, cela compliquerait inutilement les choses si j'essayais de vous expliquer de quoi il s'agit. D'ailleurs, vous me ririez sans doute au nez. Oui, vous me ririez au nez, et je le comprendrais. Alors, disons simplement qu'il a de l'importance pour moi. J'en avais discuté avec votre père, et il avait accepté de me le prêter. Et puis, malheureusement, il...

Zaborski baissa les yeux avec une mine compassée. Il commençait à me taper sur les nerfs. J'étais fatigué et j'avais hâte de rentrer chez moi pour retrouver Camille.

— Bon, m'impatientai-je, qu'est-ce qu'il contient, au juste, ce film ?

— Mulbury. Un endroit qui s'appelle Mulbury, bredouilla-t-il après un instant d'hésitation.

— Mulbury ? C'est une ville ?

— Mmh... C'est un petit peu compliqué à expliquer. Mais, oui, c'est une ville, concéda-t-il. Ce n'est pas un lieu connu. Ça n'a pas d'importance.

— Sauf pour vous.

— En effet, dit-il avec une pointe d'agacement.

Zaborski paraissait déjà regretter d'avoir lâché ces informations, si maigres soient-elles. Au fond, peu importait de quoi il s'agissait ; il me tardait d'en finir avec lui.

— Mulbury, c'est ça ?

— Oui. M-U-L-B-U-R-Y.

— Bon, écoutez, je ne vois pas de quoi vous parlez, mais je jeterai un coup d'œil.

— Parfait, approuva-t-il avec un mouvement de sa grosse tête. J'apprécie vraiment. Je vais vous laisser mes coordonnées et, quand vous l'aurez trouvé, s'il vous plaît, faites-moi signe.

Zaborski me tendit un bristol rectangulaire sur lequel étaient sobrement inscrits son nom et un numéro de téléphone. On aurait dit qu'il rejouait une de ces scènes de vieilles séries B américaines, où un détective privé sollicite un quidam avec une réplique et une carte de ce style. En temps normal, le côté mystérieux de sa requête aurait pu m'exciter ou au minimum piquer ma curiosité, mais je n'avais vraiment pas le cœur à cela ce jour-là. J'enfouis sa carte dans une poche de mon pantalon, saluai Zaborski et tournai les talons.

Je pris une grande respiration et me dirigeai vers mon véhicule, stationné à une centaine de mètres de l'entrée du cimetière. J'espérais ne rencontrer personne sur mon chemin, ne pas avoir à recevoir de nouvelles condoléances, ni parler à qui que ce soit. L'enterrement m'avait épuisé. Heureusement, je ne croisai que des inconnus.

Je m'assis quelques instants sur un muret de pierres avant de monter en voiture. Cela me fit du bien. En me relevant, je me sentis un peu plus léger. Deux oiseaux qui pépiaient sous un arbre s'envolèrent au passage d'une fourgonnette. Le soleil, encore vigoureux, m'éblouit de sa lumière vive. Je tirai mes lunettes noires de la poche intérieure de ma veste et les posai sur mon nez. Tout autour, des passants déambulaient tranquillement. L'idée me traversa que je reprendrais bientôt ma place dans le

quotidien, comme un petit poisson retournant nager dans le banc. J'avais presque envie de sourire. Je réalisai que j'avais un peu faim, cela me parut être un bon signe. Un pied devant l'autre et le reste suivrait, ma mère avait raison. J'avançai en goûtant la sensation de chaque pas. En enfonçant les mains dans mes poches, je sentis le contact de la carte de visite de l'étrange inconnu que je venais de rencontrer. Je la chiffonnai en une boule compacte qui alla rouler dans le caniveau avant de disparaître. Dieu sait où.